

ait distinction
araitre ce qu'il
opinions trop

ne vive amitié
té et à l'obli-
iscretion et la
é d'assaut les
sance. De son
la sympathie
était si simple
loueur malgré
caractère, elle
s séductions de
ceux qui l'ap-
agnétique et à
ur d'elle.

raient aux vis-
e la plus char-
Les excursions
e la Pointe-au-
en canot ; les
ève ou sur les
la vue s'étend
l'horizon par les
s heures passées
voiles qui fuient
ée et le départ
musique et les
le bruit de la
ir, rendaient le
le par ces divers
é choisie qui s'y
t, au milieu de
i les partageait
ncolie qui frap-
sans un certain
eur ou la chalu-
e, on se disait
femme n'était
se versait à ses
ouvrait de dia-
lement ; l'admi-
n ; personne ne
; mais il y avait
e qui réprimait
regard qui glaçait
de musique, M.
r. Il commençait
mod :

naît de l'ampleur
s forte émotion.
s son regard se
arissait sous le
yeux se rencor-
étrangère venait
X... une expres-
de la pitié. A
la jeune femme
dirigea vers la
de l'hôtel Du-
ieu de la foule.
trouvant seule-
ments longtemps
même, le besoin
son âme à quel-
sympathie et de
elle ne pouvait
i débordait à la
d'elle : elle ne
ouces jouissances
it sur elle était
devait se taire
s grandes con-
à coup une main
elle n'avait pas
et aperçut, dans
qui venait de la

— Madame, dit-il d'une voix vibrante, la douleur qui vous mine est donc bien grande et bien terrible que vous ne puissiez demander à ceux qui vous aiment d'en prendre leur part ? Je commets une indiscretion, mais je sens que ce serait cruel à la fin de ne pas essayer de vous soulager quand vous souffrez ainsi. Vous avez peut-être lu dans mon cœur, madame, mais je vous jure que jamais une parole d'amour ne tombera de mes lèvres, si la fatalité ou vos sentiments me le défendent.

M. X... tendit à Mme de Villiers sa main qu'elle pressa en signe de remerciement. Et cédant à un irrésistible besoin d'épanchement, elle lui raconta sa vie.

Trois ans auparavant, elle avait rencontré un homme à qui les circonstances, plus que l'amour, l'avaient fiancée. Jusque-là, tout ce que les affections, la fortune et les relations sociales peuvent donner de bonheur, elle l'avait éprouvé. Elle entrevoyait l'existence à deux sous les mêmes couleurs. Le jour de son mariage arriva ; elle fut conduite à l'autel par son père dont elle était l'unique héritière et qui venait de lui assurer une fortune colossale. A peine la cérémonie était-elle finie que son mari, sans un mot d'adieu, disparaissait pour ne pas revenir. Démarches, efforts, recherches, tout fut inutile. La fatalité s'abattait sur cette maison comme un coup de foudre. Un mois plus tard, son père mourait et elle restait seule dans la vie avec une chaîne que le hasard seul pouvait briser, et qui peut-être la lierait jusqu'à la fin de ses

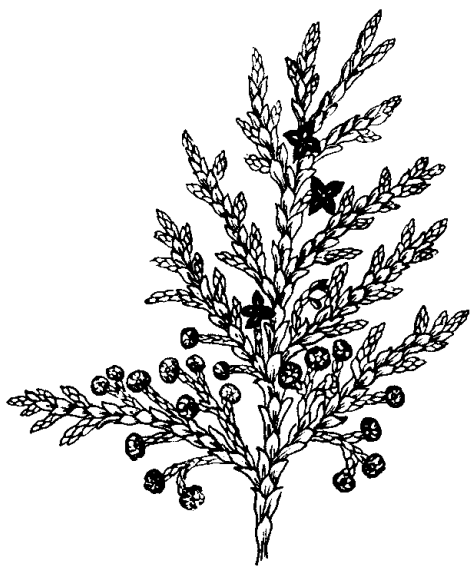
jours. Toutes les preuves de sympathie et d'amitié n'avaient réussi qu'à aviver la plaie qu'elle portait au cœur. Ne sachant pas si son mari vivait ou s'il était mort ; engagée par le mariage sans en avoir la protection ni les affections ; tenue à la fidélité envers un homme qu'elle avait à peine connu et qu'elle n'avait jamais aimé ; obligée de réprimer tout germe d'amour qui pouvait prendre naissance en elle, cette femme subissait une torture incessante que sa beauté et sa fortune rendaient plus âpre de jour en jour.

Quand elle eût finie de raconter sa vie, Mme de Villiers se leva. Pas une parole ne sortit des lèvres de M. X... Il comprenait que cette soirée, qui venait de lui causer à la fois tant de souffrance et de bonheur était une soirée d'adieu. De son côté, Mme de Villiers sentant qu'elle n'aurait pas ainsi confié le secret de sa vie à un homme qu'elle n'eût pas aimé, retombait plus affaiblie que jamais. Pour les cœurs droits, pour les âmes loyales, il n'y a qu'un chemin : c'est celui du devoir. Leur devoir à eux était simple ; ils avaient le droit de s'aimer, ils n'avaient plus celui de se revoir.

Deux jours plus tard, M. X... quittait la Malbaie. Quand le bateau s'éloigna du quai et jusqu'à ce qu'il eût disparu à l'horizon, son regard resta fixé sur les rochers de la Pointe-au-Pic, témoins de son bonheur passé, et gardiens muets du secret qu'il emportait dans son cœur.

LOUIS-H. TACHÉ.

“ Les feuilles broyées avec du saindoux, écrit Provancher, forment un excellent onguent contre les rhumatismes ”.



Il croît au fond des ruisseaux et au bord des rivières.

E.-Z. MASSICOTTE.

Les artistes ont au moins le mérite de s'être donné pour tâche d'amuser le public, alors qu'il y a au monde tant de gens qui n'ont qu'un but : embêter les gens.—COQUELIN. (Cadet).



La bataille de Chateauguay racontée à la veillée



Pamphile Lemaire

Les gens de notre canton me demandaient souvent de leur raconter des histoires. Tantôt ils venaient chez mon père et tantôt j'allais chez eux. Je les amusais surtout avec des récits anciens. Sans sortir de son village, on peut ainsi donner aux voyageurs qui viennent de loin, la monnaie de leur pièce.

Parfois ils prenaient la parole, et les récits alternaient. Je n'avais pas toujours l'avantage. Ainsi je parlais, un soir, de l'héroïsme de Léonidas et de trois cents Spartiates, aux Thermopyles, dans ce défilé célèbre que les Grecs de nos jours n'ont pu, hélas ! fermer à l'invasion du cimetière et du croissant.

—Bah ! me répliqua un de mes vieux auditeurs, les Thermopyles, ce n'est pas plus beau que Chateauguay, et Salaberry vaut peut-être Léonidas...

Savez-vous qu'à Chateauguay nous n'étions que trois cents nous aussi ?... Trois cents contre sept mille !... Mais nous étions des Voltigeurs !... Oh ! les Voltigeurs on en parle encore !...

Et il continuait, se grisant avec ses souvenirs héroïques comme avec un vin généreux :

“ Les Américains voulaient conquérir le pays, comme cela, sans savoir si la chose nous était agréable. Ils nous auraient fait place dans l'Union et nous aurions eu notre étoile. Une étoile dans la grande constellation Américaine, c'était alléchant... Mais il eut fallu renoncer à l'espoir de devenir un peuple à part. Il est vrai que les Anglais faisaient aussi de sérieux efforts pour nous barrer le chemin, et nous empêcher d'arriver jamais à l'indépendance. Ils se disaient nos maîtres et se plaisaient trop souvent à nous faire sentir la pesanteur de leur bras... Il fallait de la générosité et de l'abnégation pour courir à la défense de leur drapeau. Nous ne voulions pas être Anglais, non plus. Le vieux sang français ne s'était pas refroidi dans nos veines. Il est comme le bon vin, il gagne à vieillir. Quelque chose nous disait d'attendre et d'espérer. C'était sans doute la voix de notre ange gardien, de cet ange fidèle qui jadis suivit la France sur nos bords... Attendons, espérons...”

Allons ! fit-il se reprenant, voilà que je m'emballe... Où suis-je rendu !... Je ne suis plus sur le chemin de Chateauguay... Revenons sur nos pas. Chateauguay !... C'était le vingt-six octobre mil huit cent treize ; je m'en souviens comme du premier baiser que j'ai donné à ma chère défunte... Nous avions abattu des arbres pour nous faire un rempart ; nous avions démolé les ponts, pour empêcher les troupes ennemies de franchir la rivière et de s'avancer vers nos beaux villages. Nous étions bien décidés à mourir là, à notre poste, sous les yeux de notre commandant, comme vos gens de l'ancien temps.

Tout à coup voici qu'un long Yankee se détache de l'armée, Bostonnaise, et s'approche de nous d'un air mystérieux. Il faisait de la main un signe qui voulait dire : Ne tirez pas, mes bons amis. Tout de même, je donne un coup d'œil à mon fusil, pour lui conseiller de se bien comporter. Quand il fut près de nous, le Yankee, il nous demanda d'une voix douceuse :

— Braves Français, rendez-vous, nous ne vous ferons aucun mal.

— Un Canadien français se rendre, que je réponds furieux... Tiens ! guette bien !...

Je lui envoie une balle. Il tombe sur la terre qu'il voulait prendre, et cette terre le garde à jamais !...

O la belle bataille, après cela !... O la belle victoire !... Le Canada est resté anglais... Mais nous sommes restés français !

Le vieux soldat de Salaberry souligna cette dernière parole d'un formidable coup de poing sur la table...

PAMPHILE LEMAY.

NOS FLEURS CANADIENNES

LE THUYA OU CÈDRE

Le Thuya d'occident (*Thuja occidentalis*) appelé vulgairement *arbre de vie* en France où on ne le connaît que depuis François Ier, porte au Canada, les noms de *Cèdre*, *Balais*, ou *Cèdre blanc*.

Son bois léger, durable, a une odeur aromatique pénétrante, très agréable. Il est employé dans la construction, mais surtout pour les clôtures et les *bardeaux*. Les extrémités des branches de *cèdre*, servaient autrefois à faire les balais des ménagères du pays et c'est de cet usage que lui vient un de ses noms populaires.

Une campagne contre les 400

En Amérique comme ailleurs, on est de la “ Société ” ou on n'en est pas, mais ce qu'on appelle là-bas le monde est plus exclusif que partout ailleurs. Pour être admis dans les cercles du high-life, il faut être de l'Est car l'Ouest et le Sud, dans la conviction des snobs de l'Est, ne comptent que des Bédiens, et quand on n'habite l'Est, encore faut-il être de New-York et ne pas se tromper d'avenue. Il n'y a que la cinquième avenue, la fameuse avenue des 400 millionnaires, qui soit permise à un Américain qui veut passer pour fashionable. Là est le monde, — ailleurs c'est le demi-monde ou le quart de monde.

Mais voici qu'une Américaine qu'on dit richissime et très distinguée, Mme Palmer de Chicago, entreprend de réhabiliter l'Ouest et la “ country ”, ce qu'en France on appelle la province. Elle veut en finir avec le règne tyrannique des “ autruches ” anglomanes de New-York ; et dans sa croisade, elle se flatte d'élargir les bornes étroites de l'aristocratie américaine et de permettre à tout nom soutenu par la fortune et le talent de s'y faire une place.

Cette campagne de Mme Palmer révolutionne tout le high-life américain, mais réussira-t-elle à créer une aristocratie concurrente de celle des “ 400 ? ”

